

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	38 (2015)
Artikel:	La globalisation de la peur : massacre et altérité, entre empires espagnol et britannique dans la première moitié du XVIIe siècle
Autor:	Pérez Tostado, Igor
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1077843

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La globalisation de la peur: massacre et altérité, entre empires espagnol et britannique dans la première moitié du XVII^e siècle¹

Igor Pérez Tostado

Notre histoire commence à Manille, aux Philippines, à l'automne 1603. Selon les sources espagnoles, la population chinoise, les *sangleyes* comme on les qualifiait, majoritaires en ville mais confinés dans un quartier extérieur, le *Parián*, préparaient une révolte pour arracher le contrôle de la cité aux Espagnols, minoritaires. Cette crainte conduisit à des mesures répressives contre les sangleyes qui les mènerent effectivement à se soulever. Comme dit le Père Chirino, un jésuite de Manille:

Les Sangleyes du Parián de Manille se soulevèrent, poussés par la défiance de leurs concitoyens. Ces derniers, inquiets de la venue de certains Mandarins après l'assassinat de plusieurs des leurs, dont Gomez Perez Dasmariás au mois de mars de 1603, se persuadèrent que les Chinois cherchaient à s'emparer de la ville. Poussés par la crainte, ils les traitèrent de telle manière qu'il ne leur resta d'autre issue que le soulèvement. La ville fut en grand danger, et en cette occasion moururent [...] certains des meilleurs capitaines de Manille. Dieu en eut pitié, par l'intercession de saint François, que l'on aperçut sur les murailles et grâce à qui la faible artillerie dont disposaient les assiégés joua si bien qu'elle obliga les Chinois à se retirer. Au vu de quoi les Espagnols reprirent courage et au cours d'une sortie [...] ils repoussèrent [...] l'ennemi jusqu'à sa déroute totale.²

1 Ce travail a été élaboré dans le cadre du projet de recherche 'Afinidad, Violencia y Representación: el impacto exterior de la Monarquía Hispánica' (HAR2011-29859-C02-02), Ministerio de Ciencia e Innovación du Gouvernement espagnol. Je veux remercier spécialement l'aide reçue des professeurs Jean Pierre Dedieu (ENS, Lyon) et Jean-Frédéric Schaub dans l'élaboration de ce travail.

2 «Se alçaron los Sangleyes del Parian de Manilla, obligados de las desconfianças de sus vecinos, que por la venida de ciertos Mandarines, despues de la muerte de Gómez Perez Dasmariás, y de otros en el mes de Março deste año de tres, se persuadieron trataban los Chinos de tomar esta Ciudad, y con esta desconfiança les hizieron tales trataminetos, que se huvieron de levantar. Estuvo esta ciudad en grande aprieto, y murieron en esta ocasión [...] capitanes de lo mejor de Manilla. Apiadose Dios de la Ciudad por intercesion de San Francisco, que fue visto sobre las murallas, y que por su medio la poca artilleria que entonces avia en ellas, hizo tan buenos efectos, que obligó al Chino a retirarse. Recobraronse con esto los Españoles, salieron de la Ciudad, echaron [...] al enemigo [...] hasta consumirle del todo», Francisco Collin, Labor evangélica, ministerios apostólicos de los obreros de la compañía de Jesús, fundación y progreso de su provincia en las Islas Filipinas, Madrid, Joseph Fernandez de Buendía, 1663, Lib. I, cap. XXIII, p. 151.

Le résultat fut atroce. Les auteurs contemporains estiment que 20 000 Chinois, presque toute la population, furent tués durant la répression.³ Le cas n'est pas unique. En Asie, en Europe, en Amérique, les phénomènes de violences massives se succèdent dans la première moitié du XVII^e siècle. Au-delà de l'effet immédiat des morts et des confiscations, des sociétés entières furent soumises à un processus d'altérisation sur le long terme. Les conséquences, sous la forme de châtiments collectifs, de dégradation culturelle et de mise en subordination sociale, ont duré des siècles. Le phénomène peut-il être approché sous l'angle de peurs ressenties par le groupe dominant, comme ce fut le cas à Manille? Les massacres du XVII^e siècle sont-ils la conséquence de la globalisation de peurs et d'anxiétés européennes? Sont-ils interconnectés par-delà les régions et empires? Comment ces peurs affectèrent-elles les épisodes de violence indifférenciée et d'aveuglement généralisé, dans leur déroulement et surtout dans leurs conséquences?

La question est liée à la formation et la transformation de l'idée que se firent l'Europe, puis l'Occident, du concept d'humanité. L'intensification des contacts des Européens avec le reste de la planète à partir de la fin du XV^e siècle est un facteur important de ce processus. Celui-ci débouche sur la subordination et l'assujettissement de peuples considérés comme *sauvages* ou de groupements sociaux et politiques considérés comme illégitimes; tant à l'intérieur de l'Europe, dans ses territoires périphériques, comme à l'extérieur. Il n'est pas exclusif d'un empire ou d'une région: les cas britannique et ibérique montrent des similitudes et des rapports, que l'historiographie a trop longtemps négligés.

Le processus d'altérisation des exclus s'observe dans toute son aiguëté sur les espaces frontières, internes et externes, de l'Europe même. Les Espagnols comme les Britanniques ont défini des minorités, pensées désormais comme *barbares* et dangereuses. L'Espagne procède ainsi avec les Morisques (musulmans convertis au christianisme) lors de la guerre des Alpujarras (1568–1571) et l'expulsion de 1609. Pour l'Angleterre, les Irlandais gaéliques furent les victimes d'un phénomène très semblable. Demeurant pour la plupart en marge du protestantisme, ils vont être progressivement considérés comme des sauvages illégitimes, et comme tels purs objets de subordination et de domination.

Ce processus d'altérisation des minorités à l'intérieur de l'Europe est quasiment contemporain des conquêtes extérieures. La conquête espagnole de l'Amérique fut marquée par l'usage massif de la violence, y compris du massacre. Elle établit durablement la domination espagnole sur les hauts plateaux du Mexique et du Pérou. La violence massive se manifeste de façon récurrente dans les régions

3 José Eugenio Borao, The Massacre of 1603: Chinese Perception of the Spanish in the Philippines, the massacre of 1603, in: *Itinerario* 23/1 (1998), p. 1.

frontalières de l'Empire (Amérique du Nord, pays des Araucans et Philippines) jusqu'à la fin, et même après, de l'époque coloniale.⁴ Pour ce qui est de l'Angleterre, la violence collective se concentra dans les espaces frontaliers des établissements des côtes de l'Amérique du Nord. Dans la première moitié du XVII^e siècle se produisent d'importants massacres entre colons anglais et indigènes en Virginie, dans la Baie de Massachusetts et en Nouvelle Angleterre.

Les épisodes de violence extrême peuvent être compris comme un langage que s'adressent dominés et dominants. Ils sont toujours imprégnés d'ambiguïté, d'incertitude, de fantasmes.⁵ On les interprète habituellement comme une forme de protestation, de résistance et de négociation de la part des dominés. Mais une autre lecture en est possible, comme l'émergence et la verbalisation dans les épisodes de violence des peurs et les anxiétés du groupe hégémonique. Constatation qui ouvre des perspectives nouvelles sur les processus d'altérisation. La violence collective débouche donc sur un processus d'altérisation tant en Angleterre qu'en Espagne, en Europe et hors d'Europe. Mais ce processus, complexe et mal étudié, suppose un dialogue entre dominés et dominants, l'incorporation de l'un dans l'autre, dont on trouve trace dans les mots, les symboles et les institutions sociales.⁶

Il devient ainsi possible d'interpréter l'expérience coloniale des empires modernes comme la mise en forme d'une hantise du massacre ressentie par les groupes dominants. Les violences génocidaires de la part des dominés n'ont pas été fréquentes; la peur d'en subir est cependant constante pendant toute la première moitié du XVII^e siècle. Elle est cruciale pour comprendre la façon dont on légitime et justifie l'altérisation des groupes subordonnés. Le processus n'est pas univoque, ni présent seulement dans des espaces ressentis comme frontaliers.

Les pages qui suivent esquisSENT une mise en forme de cette idée. Elles analysent comme un ensemble unique et interconnecté les conflits les plus graves qui se sont produits dans les Monarchies hispanique et britannique de la première moitié du XVII^e siècle. Elles montrent qu'il en résulte à long terme une vision de plus en plus rigide des groupes dominés, perçus comme radicalement autres, parallèlement à leur dépossession et à leur déshumanisation.

4 Wolfgang Gabbert, The longue durée of Colonial Violence in Latin America, in: *Historical Social Research / Historische Sozialforschung* 37/3 (2012), p. 259.

5 Gerald Sidern, When Parrots Learn to Talk, and Why They Can't: Domination, Deception, and Self-Deception in Indian-White Relations, in: *Comparative Studies in Society and History* 29/1 (1987), p. 3; Ranajit Guha, *Elementary aspects of peasant insurgency*, Durham, London 1999; Eric J. Hobsbawm, *Primitive rebels: studies in archaic forms of social movements in the 19th and 20th centuries*, New York 1959.

6 Sidern, When Parrots Learn to Talk, p. 2.

De l'Asie à l'Europe: Manille, Valence, Ulster

Retournons à Manille à l'automne 1603. Le massacre des sangleyes créa une grande tension entre autorités chinoises et espagnoles, mais les deux parties s'absinrent de donner suite. Du côté espagnol, on ne voulait voir dans le massacre qu'une péripétie regrettable et on encourageait les familles à reprendre possession des biens des victimes. L'Empire chinois n'adopta pas de représailles si bien que, peu de temps après, migrants et marchands chinois étaient de retour au Parián. Les sangleyes retrouvaient le rôle fondamental qu'ils jouaient dans la prospérité de la ville espagnole et dans sa défense contre les raids japonais et hollandais.

Le massacre de Manille est important pour comprendre un trait souvent constaté en Europe et en Amérique: la peur du groupe hégémonique de subir une révolte de la population dominée. Chirino le dit très clairement: c'est la peur des Espagnols, qui sont en minorité dans un rapport de 1 à 10 avec les Chinois, face à une possible révolte qui les pousse à traiter les Chinois de manière intolérable jusqu'à ce qu'ils décident de se révolter effectivement. Un cycle pression-réaction qui va se répéter tout au long de la période.

Le cas de Manille est intéressant aussi pour des particularités que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. En aucun autre lieu les sources espagnoles n'expriment aussi clairement que leur propre crainte d'une inversion de rôles avec la majorité dominée est à l'origine de la révolte. De même, les autorités espagnoles prirent-elles le plus grand soin de ne pas piller les propriétés des victimes et de restituer, le mieux possible, leurs biens à leurs héritiers, qu'elles encouragèrent à venir prendre possession.⁷

Les événements tragiques de 1603, malgré leur atrocité, ne semblent pas avoir eu de conséquences profondes à long terme, contrairement à d'autres massacres. La population et le commerce chinois récupérèrent très vite et, nonobstant la méfiance dont les sangleyes était l'objet, il n'y eut pas de changement profond dans les rapports entre les deux groupes, ou avec l'Empire chinois. Les Espagnols continuèrent à dépendre économiquement des Chinois et il n'y eut pas de dégradation significative dans la perception ou le traitement des sangleyes.⁸

Il en alla autrement ailleurs. En Europe, les conflits religieux du XVI^e siècle avaient causé une forte augmentation du niveau de violence collective. Le phénomène n'était pas nouveau, mais l'échelle et la fréquence des séquences de violence étaient sans précédent. Dans les dernières décennies, leur étude a été renouvelée à

7 Boroa, *The Massacre of 1603*, pp. 1–15.

8 Joshua Kueh, *Adaptive Strategies of Parián Chinese: Fictive Kinship and Credit in Seventeenth-Century Manilla*, in: *Philippine Studies: Historical and Ethnographic Viewpoints* 61/3 (2013), pp. 362–384.

partir des travaux de Natalie Zemon Davis.⁹ Elle voit dans les explosions de violence le résultat de la prédication religieuse et d'un souci d'extirper la dissidence, considérée comme une souillure au sein des sociétés mixtes. Son travail et le débat qui a suivi¹⁰ ont montré que, dans la plupart des cas, c'était la peur des élites dirigeantes de perdre le contrôle de régions clés qui déchaînait et encadrait la violence massive.¹¹

En Irlande, l'année même du massacre de Manille, les comtes gaéliques qui s'étaient opposés à la reine d'Angleterre rendaient les armes.¹² Ils avaient fait la guerre pour s'opposer au processus d'anglicisation, à l'imposition de la loi et de la langue anglaises, et de la religion protestante, qui avait caractérisé les soixante années précédentes.¹³ Le conflit ne provoqua pas de massacres, en dehors des violences liées aux événements de guerre, mais exil et repeuplement. Des milliers d'Irlandais gagnèrent le continent, sans espoir de retour. L'exil renforça le lien culturel et intellectuel des élites irlandaises déplacées avec le continent catholique.¹⁴ Leurs rivales anglaises procédèrent de même, dans l'autre sens. Une politique de *plantation* – l'introduction de colonisateurs dans des régions clés, tels les comtés de Laois, Offaly, Antrim et Munster – était déjà en cours. Avec l'exil des comtes du nord, on l'étendit à la colonisation de l'Ulster.¹⁵

La Monarchie hispanique recueillit les exilés irlandais, au moment même où elle *expulsait* la minorité morisque. Les morisques étaient des chrétiens d'origine et de culture musulmanes, forcés à se convertir au christianisme pendant les

9 Natalie Zemon Davis, The rites of Violence: religious riot in sixteenth-century France, in: *Past and Present* 59 (1973), pp. 51–91.

10 Voir surtout les articles dans le monographique de *Past & Present* 214/7 (2012).

11 Allan A. Tulchin, Massacres during the French Wars of Religion, in: *Past & Present* 214/7 (2012), pp. 125–126.

12 Hiram Morgan, Tyrone's Rebellion: the outbreak of the Nine Years War in Tudor Ireland, London, Woodbridge 1993; John McGurk, The Elizabethan conquest of Ireland: the 1590s crisis, Manchester 1997; Darren McGgettigan, Red Hugh O'Donnell and the Nine Years War, Dublin 2010; Rory Rapple, Martial power and Elizabethan political culture military men in England and Ireland, 1558–1594, Cambridge 2009.

13 Nicholas Canny, Making Ireland British, 1580–1650, Oxford 2001, pp. 1–164; Vicent P. Carey, Surviving the Tudors: the 'wizard' earl of Kildare and English rule in Ireland, 1537–1586, Dublin 2002; Valerie McGowan-Doyle, The Book of Howth the Elizabethan re-conquest of Ireland and the Old English, Cork 2011.

14 Parmi de très nombreuses œuvres, voir Oscar Recio Morales, Ireland and the Spanish empire, 1600–1825, Dublin 2010; Brendan Kane, Making the Irish European: Gaelic Honor Politics and Its Continental Contexts, in: *Renaissance Quarterly* 61 (2008), pp. 1139–1166; Raymond Gillespie, Ruairí Ó Huiginn (éds.), Irish Europe: writing and learning, Dublin 2013.

15 Nicholas Canny, The upstart earl: a study of the social and mental world of Richard Boyle, first Earl of Cork, 1566–1643, Cambridge 1982; Terence O. Ranger, Richard Boyle and the Making of an Irish Fortune, 1588–1614, in: *Irish Historical Studies* 10/39 (1957), pp. 257–297; Darren McGgettigan, The Donegal plantation and the Tír Chonaill Irish, 1610–1710, Dublin 2010; Robert John Hunter, The Ulster Plantation in the Counties of Armagh and Cavan, 1608–1641, Belfast 2012; Robert John Hunter, Ulster transformed: essays on plantation and print culture, c. 1590–1641, Belfast 2012.

premières décennies du XVI^e siècle. Le roi Philippe III (1598–1621) et son favori le duc de Lerme justifièrent l’expulsion par le danger que représentait le caractère réputé douteux de leur fidélité.¹⁶ Dès le début du règne, les Cortes et le Conseil d’Etat avaient commencé à débattre, comme possibilité pratique et non comme élucubration théorique, de la question de savoir si l’on pouvait les condamner tous à mort pour apostasie, et commuer gracieusement leur peine en esclavage et confiscation des biens.¹⁷

La propagande du régime présentait les Morisques comme des êtres perfides et dangereux,¹⁸ même lorsqu’ils résidaient à l’étranger.¹⁹ Dans les décennies qui précédèrent l’expulsion, la peur du groupe hégémonique vieux chrétien fut stimulée par l’activation du mythe messianique et millénariste d’al-Fatimi.²⁰ Parallèlement, beaucoup d’autres essayaient de sortir, au moins de manière officielle, de leur statut de morisque.²¹ L’expulsion fut donc le résultat d’un processus d’altérisation, promu par le gouvernement, de haut en bas, processus d’ailleurs imparfaitement réussi. Une partie importante de la population, dans laquelle on trouve des penseurs politiques de l’importance de González de Cellorigo ou Cristobal Pérez de Herrera, des écrivains comme Mateo Alemán ou Miguel de Cervantes, regardait les Morisques comme des Espagnols de plein droit à qui il devait être permis de servir au roi et d’être socialement promus, en dépit des statuts de pureté de sang.²²

Les Irlandais prendront la monarchie hispanique comme modèle de gouvernement et exemple pour le traitement des minorités en cas d’un éventuel changement futur du rapport des forces en Irlande.²³ Ils ne furent pas les seuls. Progressivement, les Irlandais furent tacitement identifiés avec les Morisques, même par les

16 Francisco Márquez Villanueva, *El problema morisco: desde otras laderas*, Madrid 1998, p. 8.

17 Rafael Benítez Sánchez-Blanco: *Heroicas decisiones. La Monarquía Católica y los morisques valencianos*, Valencia 2001, pp. 358–360.

18 Santiago La Parra López, *Moros en la costa..., a los cuatrocientos años de la expulsión*, in: *Revista de Historia Moderna* 27 (2009), pp. 151–178.

19 Gary Waite, *Empathy for the Persecuted or Polemical Posturing? The 1609 Spanish Expulsion of the Moriscos as Seen in English and Netherlandic Pamphlets*, in: *Journal of Early Modern History* 17/2 (2013), pp. 95–123.

20 Marya Green-Mercado, *The Mahdi in Valencia: Messianism, Apocalypticism and Morisco Rebellions in Late Sixteenth-Century Spain*, in: *Medieval Encounters* 19 (2013), pp. 193–220.

21 William Childers, *Dissapearing morisques*, in: Michal Jan Rozbicki, Geogre O. Ndege (éds.), *Cross-cultural history and the domestication of otherness*, New York, 2012, pp. 51–64.

22 Sur le débat à l’intérieur de la Société de Jésus, voir aussi, Harald Braun, Juan de Mariana and early modern Spanish political thought, Aldershot 2007, pp. 93–95.

23 Barbara Fuchs, *Spanish Lessons: Spenser and the Irish moriscoes*, in: *Studies in English Literature* 42/1 (2002), pp. 43–62; Jane Ohlmeyer, «Civilizinge of those Rude Partes». Colonization within Britain and Ireland, 1580s–1640s, in: Nicholas Canny (éd.), *The Oxford History of the British Empire*, t. 1, Oxford 1998, pp. 124–147; voir aussi Nicholas Canny, *Identity Formation in Ireland: The Emergence of the Anglo-Irish*, in: Nicholas Canny and Anthony Pagden (éds.), *Colonial Identities in the Atlantic World 1500–1800*, Princeton 1987, pp. 159–213.

Espagnols.²⁴ Les autorités britanniques regardaient l'Espagne et son traitement de l'héritage musulman comme un modèle pour leur propre action, tant en Europe qu'en Amérique, région où le processus d'altérisation se déploya avec vigueur.²⁵

De l'Europe à l'Amérique: Nouvelle Espagne, Virginie, Nouvelle Angleterre

Le traitement subi par les Morisques et les Irlandais était un banc d'essai pour l'Amérique. L'état d'esprit et les peurs du groupe hégémonique, principalement celle de subir un massacre, traversèrent avec eux l'océan. Le contexte américain ne fit que les rendre plus visibles.

Les indigènes ne constituaient pas le seul danger. Les Européens étaient capables de s'infliger réciproquement des massacres, comme le montrent les événements de Floride ou de Saint-Domingue. En Floride, les protestants français établis au Fort Charles, qu'ils avaient fondé, furent massacrés au cours d'une offensive espagnole en 1565. Le gouverneur de Santo Domingo, responsable de l'opération, communiqua la nouvelle à Philippe II avec «très grande joie»:

On procéda avec un tel bonheur, que des mille français qui se trouvaient là, 850 furent tués ou noyés et que les 150 restant durent prendre le maquis, où ils seront probablement morts aujourd'hui, ce dont tous les vassaux et serviteurs de Votre Majesté ont reçu très grande joie.²⁶

Joie de courte durée. En 1568, le corsaire français Dominique de Gourges détruisit à son tour l'établissement espagnol de San Mateo, érigé sur l'emplacement du Fort Charles. Il fit pendre les survivants pour tirer vengeance du massacre antérieur.²⁷ La même année, les établissements espagnols de Tampa et Biscayne Bay furent attaqués et détruits par les Indiens. La présence espagnole en Floride se réduisait ainsi aux deux fragiles positions de San Agustín et Santa Elena. A la fin du XVII^e siècle encore, les autorités de la ville de Santo Domingo appelaient le roi Charles II à ne pas lésiner sur les moyens pour exterminer les Français établis à Saint Domingue, avant que d'être eux-mêmes massacrées.²⁸

24 Ciaran O'Scea, From Munster to La Coruña across the Celtic Sea: emigration, assimilation, and acculturation in the kingdom of Galicia (1601–1640), in: *Obradoiro de Historia Moderna* 19 (2010), p. 27.

25 Fuchs, Spanish Lessons: Spenser and the Irish moriscoes, pp. 43–62.

26 «Estado tan buen suerte que de mill franceses que en la Florida allo mato y se ahogaron los ochocientos y cincuenta, y los ciento y cincuenta se le fueron al monte huyendo que yo seran muertos de que todos sus criados y vasallos emos recibido grandissima alegría», AGI, SD, leg. 73, La ville de Santo Domingo à Philippe II, 4 novembre 1565, f. 56.

27 David Weber, *The Spanish frontier in North America*, New Haven, London 1992, pp. 72–73.

28 AGI, SD, leg. 73, f. 304, La ville de Santo Domingo à Charles II, 5 Aout 1690.

Les événements de Floride pourraient en quelque manière rappeler la violence collective des guerres de religion en France. Mais l'appartenance à une même confession n'excluait pas, *a priori*, la possibilité du massacre. L'idée d'émigrer volontairement en Amérique du Nord naquit entre les catholiques de l'Angleterre élisabéthaine, comme une solution pour professer leur religion sans restriction. Le mouvement fut brutalement bloqué par l'ambassadeur espagnol Bernardino de Mendoza. Il fit savoir que la religion n'empêcherait pas les sujets du roi d'Espagne de trancher la gorge comme pirate à tout Anglais capturé, catholique ou pas.²⁹

C'est cependant dans le rapport avec les communautés indigènes que les peurs du groupe hégémonique portèrent à maturité un processus d'altérisation qui s'enracinait dans les expériences européennes contemporaines. Comme en Europe, les périodes de rébellion sont le moment où affleure le discours caché des dominés.³⁰ C'est alors aussi que les peurs du groupe hégémonique se font visibles, surtout dans l'interprétation qu'ils donnent des motivations, des revendications et des aspirations des révoltés.

La première moitié du XVII^e siècle voit en Amérique espagnole les premières révoltes importantes d'après la conquête. Elles se développèrent sur la toile de fond d'un écroulement rapide de la population comme conséquence de la mortalité provoquée par l'arrivée de nouvelles maladies.³¹ Dans la plupart des cas, ces révoltes ont un caractère désespéré et millénariste, essayant d'atténuer le traumatisme de la conquête et de la mise en subordination. C'est dans ces moments de violence extrême et de réajustement de l'appareil de domination que les discours et perceptions réciproques des différents groupes, européens comme extra-européens, sont redéfinis, tant par le pouvoir qu'en réponse au pouvoir.³² Les moments de conflit ouvert et de rébellion ne sont certes qu'un élément ponctuel auquel ne saurait se réduire le continuum plus vaste de la mise en contact. Dans le cadre de notre étude, ils sont néanmoins particulièrement significatifs, car ils sont normalement les seuls qui permettent de percevoir les peurs du groupe hégémonique en action.

Pour Murdo MacLeod, l'usage de la violence était consubstancial au système colonial hispanique. La violence était à la base des divisions de castes et de

29 Andrew Fitz Maurice, *Humanism and America: an intellectual history of English colonisation, 1500–1625*, Cambridge, 2013, pp. 43–44; David B. Quinn, *England and the discovery of America, 1481–1620* from the Bristol voyages of the fifteenth century to the Pilgrim settlement at Plymouth: the exploration, exploitation, and trial-and-error colonization of North America by the English, New York 1974, pp. 371–376.

30 J. C. Scott, *Domination and the arts of resistance* hidden transcripts, New Haven 1990.

31 Susan M. Deeds, First-generation rebellions in Seventeenth-Century Nueva Vizcaya, in: Susan Schroeder (éd.), *Native resistance to the pax colonial in New Spain*, Lincoln 1998, p. 29.

32 Guillaume Boccara, *Construyendo identidades desde el poder: los indios en los discursos republicanos de inicios del siglo XIX*, in: Guillaume Boccara (éd.), *Colonización, resistencia y mestizaje en las Américas (siglos XVI–XX)*, Quito 2002, p. 30.

langues, de la nature même du système de gouvernement civil et ecclésiastique et des comportements quotidiens. Elle restait sous-jacente. C'est à la périphérie géographique du système qu'elle ressurgissait. C'est là que l'on rencontre la peur du massacre dans le groupe hégémonique et, le plus souvent, les explosions de violence collective.³³ Ces rébellions seront interprétées et combattues par les Espagnols et les Anglais en fonction de leur expérience préalable du traitement des Morisques ou des Irlandais, et de la vision croisée qu'ils entretenaient sur les deux questions.

En dehors des hauts plateaux péruvien et mexicain, où il existait des sociétés hiérarchisées et disciplinées ainsi que d'importantes ressources minières, les Espagnols devaient négocier avec chaque tribu et créer des formes de subordination politique et d'organisation du travail inexistantes auparavant. Leur autorité demeura précaire et mal assurée, surtout dans le nord du Mexique, l'Amazonie, la Pampa et le sud du Chili.

Dès le XVI^e siècle, on commence à trouver des discours qui présentent les Indiens non soumis comme une charge, qui soulignent la menace qu'ils constituent pour les Espagnols et le système qu'ils sont en train de créer, qui nient enfin qu'ils ne puissent rien apporter à cette société en formation.³⁴ Déjà dans l'œuvre de José de Acosta on entrevoit un façonnage de la peur du groupe dominant, au moins à niveau discursif. Il est important de noter que, dès cette époque, existe la crainte d'une alliance entre Indiens et métis, comme existera plus tard celle d'une alliance entre Indiens et esclaves, cauchemar du groupe dominant:

[...] Ainsi pourraient-ils s'emparer facilement d'une ville, et une fois qu'ils en seraient maître, infini serait le nombre des indiens qui se joindraient à eux, car tous, indiens et métis, sont d'une même parentèle et même caste, et tous se comprennent car ils ont été élevés ensemble [...] Et une fois ensemble, ils prendraient une à une les villes de ce royaume [...].³⁵

C'est précisément dans ces régions de frontières qu'auront lieu les révoltes générales dont l'objectif, exprimé par les révoltés et redouté par les Espagnols, était d'en finir avec toute trace de leur présence.³⁶

33 Murdo J. MacLeod, Some thoughts on the Pax Colonial, colonial violence and perceptions of both, in: Susan Schroeder (éd.), *Native resistance to the pax colonial in New Spain*, Lincoln 1998, p. 142.

34 Boccaro, *Construyendo identidades desde el poder*, p. 30.

35 «Y así con facilidad, se podrán levantar con una ciudad y levantados con una sería infinito el número de indios que se les juntaría, por ser todos una casta y parientes [avec les métisses] y que se entienden los pensamientos por haberse criados juntos... Y juntándose tantos tomar las ciudades de este reino una a una [...]», Thierry Saignes, Therese Bouysse-Cassagne, *Dos confundidas identidades: mestizos y criollos del siglo XVI*, in: Hiroyasu Tomoeda, Luis Millones (éd.), *500 Años de mestizaje en los Andes*, Osaka 1992, p. 33.

36 Gabbert, *The longue durée of Colonial Violence*, p. 260.

La révolte des Tepehuanes de 1616 fut un des soulèvements les plus destructeurs du Mexique colonial. La Nouvelle Biscaye, la circonscription créée par les Espagnols pour administrer leurs conquêtes au nord de la Nouvelle Espagne, qui comprenait les Etats mexicains actuels de Sinaloa, Sonora, Durango, Chihuahua et Coahuila, en fut l'épicentre. La relation entre les peuples indigènes et le clergé européen avait créé une sorte de *middle ground* violent.³⁷ Les Tepehuanes interprétaient le message évangélique que les religieux espagnols essayaient de faire passer de manière très différente des missionnaires. Leur conclusions se rapprochaient de la vision *millénariste* populaire qui existait en Europe: un mouvement messianique et subversif, inspiré par les chamans, et qui aspirait à éradiquer la présence espagnole.³⁸

Selon les récits de l'époque, essentiellement la chronique du jésuite Andrés Pérez de Ribas, les troubles commencèrent quand, en 1615, un chaman appelé Quautlatas, évêque autoproclamé, commença à prêcher dans la région de Durango, muni de deux lettres prétendument de Dieu le Père qui appelaient les Indiens à un soulèvement général contre les Espagnols qui les avaient dépouillés et réduits en esclavage. Les religieux devaient, comme les autres, être la cible de ces actions.³⁹ Ce genre de message apocalyptique, selon Giudicelli, se trouve dans un très grand arc géographique à la périphérie de la Nouvelle Espagne.⁴⁰

Le début de la révolte était prévu pour la fête de la Présentation de la Vierge, le 21 novembre 1616. L'objectif était d'en finir non seulement avec les Espagnols, mais aussi avec les Africains, et tous les groupes non indiens, ainsi qu'avec les Indiens amis ou alliés des Espagnols. Cependant, le soulèvement commença le 16 novembre avec l'attaque d'un convoi de vivres espagnol. Les jours suivants, les Indiens assiégèrent les missions de Santiago Papasquiaro, Santa Catalina et Zape, la ville minière du Real de Guanaceví et les exploitations agricoles des alentours. Parmi les victimes, on compte dix religieux, sur environ trois cents Espagnols, des centaines d'esclaves africains et un millier d'Indiens.⁴¹ La violence prit une dimension symbolique: humiliation des moines, profanation des ustensiles de la messe, mutilation des cadavres ennemis. Les églises furent brûlées, les

37 On utilise ici consciemment une expression frappée par Richard White: voir Richard White, *The middle ground. Indians, empires & republics in the Great Lake région, 1650–1815*, Cambridge 1991.

38 José de la Cruz Pacheco Rojas, *Milenarismo Tepehuán: mesianismo y resistencia indígena en el Norte Novohispano*, Mexico D.F. 2008.

39 Deeds, *First-generation rebellions in Nueva Vizcaya*, pp. 25–26.

40 Christophe Giudicelli, *El mestizaje en movimiento: guerra y cración identitaria en la guerra de los Tepehuanes (1616–1619)*, in: Guillaume Boccaro (éd.), *Colonización, resistencia y mestizaje en las Américas (siglos XVI–XX)*, Quito 2002, pp. 113–114.

41 Idem, p. 119.

images saintes détruites, et l'on rapporte des actes d'inversion, telles des processions où des femmes indiennes prennent la place de la statue de la Vierge.⁴²

La Monarchie espagnole, prise par surprise, tarda à riposter. Il lui fallut plus d'une année pour envoyer sur place des troupes d'une certaine consistance. Sur le terrain, il fallut négocier, faire usage de cadeaux, diviser et réinstaller les populations pour briser la solidarité entre les peuples en révolte et regagner l'autorité. Le coût économique et humain pour la monarchie fut très élevé.⁴³

Le Diable avait provoqué la révolte des Tepehuans. Telle était la seule explication possible pour les franciscains et les jésuites présents sur le terrain.⁴⁴ Ils nièrent que la pression et les injustices auxquelles les Tepehuans étaient soumis puissent être une raison suffisante pour se révolter. Donc, le responsable de la révolte ne pouvait être que le démon, guide naturel des chamans et des sorciers.⁴⁵ La grande révolte suivante du nord du Mexique, celle des Indiens Pueblo en 1680, sera elle aussi imputée au démon. Ce rapport au Malin fut le moyen, surtout pour les franciscains, de donner du sens aux soulèvements de l'Amérique du Nord pendant toute l'époque moderne.⁴⁶

Le résultat à court terme fut un effort de la part des Espagnols pour créer des frontières et des identités ethniques sous le nom de «nations», afin d'isoler, de mettre en quarantaine et de punir ceux qu'ils croyaient les coupables de la révolte, identifiés comme Tepehuans.⁴⁷ A long terme, les Espagnols restèrent choqués par la «stupéfiante perfidie» des Tepehuans. Ils avaient été capables de tuer les prêtres qui leur avaient administré le baptême, de massacer des Espagnols auxquels ils avaient promis la liberté après leur capitulation, ne respectant ni les principes moraux ni les lois de la civilité.⁴⁸

42 Deeds, First-generation rebellions in Nueva Vizcaya, p. 25.

43 Idem, p. 11.

44 Voir: Andrew L. Knaut, *The pueblo revolt of 1680: conquest and resistance in Seventeenth-Century New Mexico*, Norman, London 1995; Matthew Liebmann, *Revolt: an archaeological history of Pueblo resistance and revitalization in 17th century, New Mexico*, Tucson 2012; Michael V. Wilcox, *The Pueblo revolt and the Mythology of conquest: an indigenous archaeology of contact*, Berkeley, Los Angeles, London 2009.

45 Reff, The «predicament of culture» and Spanish missionary accounts of the Tepehuan and Pueblo revolts, in: *Ethnohistory* 42/1 (1995), pp. 63–90.

46 William B. Carter, *Indian alliances and the Spanish in the Southwest, 750–1750*, Norman 2009.

47 Christophe Giudicelli, Un cierre de fronteras ... taxonómico. Tepehuanes y Tarahumara después de la guerra de los Tepehuanes. (1616–1631), in: *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [online], BAC – Biblioteca de Autores del Centro, Giudicelli, Christophe, Puesto en línea el 18 marzo 2008, <http://nuevomundo.revues.org/25913> (19.04.2014); DOI: 10.4000/nuevomundo.25913; Christophe Giudicelli, Hétéronomie et classifications coloniales. La construction des «nations» indiennes aux confins de l'Amérique espagnole (XVI^e–XVII^e siècles), in: *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [Online], Debates, Puesto en línea el 29 marzo 2010, <http://nuevomundo.revues.org/59411> (19.04.2014); DOI: 10.4000/nuevomundo.59411.

48 Charlotte M. Gradie, *Tepehuan Revolt of 1616: Militarism, Evangelism & Colonialism in Seventeenth Century Nueva Vizcaya*, Salt Lake City 2000, p. 174.

Ces exemples confirment une idée déjà présente lors des premières incursions des Espagnols en Amérique du Nord dans les années 1540, telle l'expédition de Coronado ou celle d'Hernando de Alarcón, qui vint à son secours. Pour eux, les indigènes étaient par nature menteurs et trompeurs, puisqu'ils ne livraient que des renseignements destinés à se débarrasser des nouveaux venus ou à les induire en erreur.⁴⁹

Après la révolte, les Tepehuans furent considérés, ainsi que le signale le titre de la chronique du Jésuite Andrés Pérez de Ribas, «les plus barbares et sauvages des peuples du Nouveau Monde». L'idée reflète aussi la dégradation plus générale de l'image des Indiens aux yeux des religieux ibériques.⁵⁰ Même si les jésuites ne changèrent guère leur manière d'opérer dans la région, les missions s'accompagnèrent par la suite de forteresses militaires, les *presidios*, dotés en permanence de soldats professionnels. Ces garnisons sont un trait essentiel de la présence espagnole pendant le reste de l'époque moderne et même après.⁵¹ Progressivement, la monarchie espagnole et ses agents conduisirent un processus d'altérisation des Indiens non soumis, ou «barbares». Le résultat fut de légitimer la soumission violente de ceux qui, comme les Tepehuans, avaient refusé l'évangélisation. Y contribua l'œuvre influente de Juan de Solorzano Pereira, qui reprenait à son compte les idées et les termes d'auteurs antérieurs comme José de Acosta, Frère Luis de León, Antonio de Herrera, etc. Ainsi, Solorzano justifiait-il la légitimité des conquêtes espagnoles en Amérique.⁵² Réinterprétant la tradition et les auteurs classiques, les intellectuels de l'Espagne moderne finirent par nier l'humanité des «sauvages».⁵³

L'effet sur le terrain fut de les exclure complètement de la protection offerte aux natifs par la législation des Indes. Dans le nord du Mexique, l'Amazonie, la Pampa ou le Chili, la capture et la réduction en esclavage des êtres humains constituaient la plus importante source de revenus que les conquistadors tirèrent de leur

49 Weber, Spanish frontier, pp. 26, 43.

50 Stafford Poole, The declining image of the indian among churchmen in sixteenth-century New Spain, in: Susan E. Ramírez (éd.), Indian-Religious relations in colonial Spanish America, Syracuse, New York 1989, pp. 11–19.

51 Daniel Nugent, Two, three, many barbarisms? The Chihuahuan frontier in transition from society to politics, in: Donna J. Guy, Thomas E. Sheridan (éd.), Contested ground: comparative frontiers on the Northern and Southern edges of the Spanish empire, Tucson 1998, pp. 182–199.

52 Juan Solorzano de Pereira, *De Indiarum Iure. Liber II/2. De acquisitione indiarum* (Caps. 16–25), Carlos Baciero, Luis Baciero, Ana María Barrero, Jesús María García Añoveros, José María Soto Rábanos, Jorge Uscatescu Barrón (éds.), Madrid 2000, pp. 205–245; Sur l'auteur, voir: E. García Hernán, *Consejero de Ambos mundos: vida y obra de Juan de Solórzano Pereira (1575–1655)*, Madrid 2007; Álvaro Felix Bolaños, *Barbarie y canibalismo en la retórica colonial: los indios Pijaos de Fray Pedro Simón*, Bogotá 1994; Natalia Silva Prada, *Sueños de expulsión o extinción de los españoles*, in: *Chronica Nova* 38 (2012), p. 21.

53 Juan Ballesteros, *Bárbaros elocuentes y salvajes silenciosos en la antigüedad y en el humanismo*, in: *Estudios Clásicos* 144 (2013), pp. 57–80.

entreprise.⁵⁴ Les actes de guerre destinés à obtenir des esclaves sont présents au long de toute la période moderne.⁵⁵

Le traitement auquel les Espagnols soumettaient les indigènes était observé avec intérêt par ceux qui, comme les Anglais, aspiraient à établir leur propre empire sur l'Amérique. Les œuvres d'auteurs hispaniques, comme Las Casas, Ginés de Sepúlveda ou Fernández de Oviedo, furent étudiées attentivement par les promoteurs de ces entreprises coloniales. Ils utilisèrent ces travaux pour dénoncer la brutalité et délégitimer la conquête espagnole, mais aussi pour comparer (négativement) les sociétés indigènes qu'ils commençaient à trouver dans le nord de l'Amérique avec les peuples sujets du roi d'Espagne. Plusieurs des autorités et penseurs espagnols doutaient déjà de la nature humaine d'une partie des hommes rencontrés de l'autre côté de l'océan Atlantique.⁵⁶ Les Anglais finirent par considérer qu'en comparaison, ceux qu'ils rencontraient eux-mêmes étaient culturellement sous-développés. Il devenait donc légitime de leur appliquer le principe de *res nullius* pour s'approprier légitimement des terres et des biens qu'ils ne semblaient pas être capables d'exploiter.⁵⁷

Conformément à leur lecture du récit de Las Casas, les futurs colonisateurs anglais décrivent les Espagnols comme des meurtriers de masse, complices de cannibales.⁵⁸ Même les avancées de l'évangélisation en Amérique rapportées par José de Acosta étaient regardées avec mépris. La conversion et l'évangélisation d'un si grand nombre d'Indiens ne se devaient qu'au fait que les Espagnols enseignaient une version idolâtre et superstitieuse du christianisme, le catholicisme.⁵⁹

Les colonisateurs anglais ne tiraient pas uniquement d'Amérique leur appréciation sur la pratique espagnole de la conquête et de la prédication aux Indiens. Beaucoup avaient une expérience de ce que signifiait amener à la civilisation un peuple considéré comme barbare et idolâtre, en l'occurrence les Irlandais gaéliques.⁶⁰

54 Gabbert, The longue durée of Colonial Violence, pp. 257–258.

55 David Weber, Bárbaros: Spaniards and their savages in the Age of Enlightenment, New Haven 2005.

56 David Abulafia, The discovery of mankind: Atlantic encounters in the Age of Columbus, New Haven and London 2008.

57 Fitz Maurice, Humanism and America, pp. 144–145.

58 Ethan Shaskan Bumas, The Cannibal butcher shop: Protestant uses of Las Casas's 'Brevísima relación' in Europe and the American Colonies, in: Early American Literature 35/2 (2000), pp. 107–136.

59 Gregory Murry, «Tears of the Indians» or superficial conversion? José de Acosta, the Black Legend and Spanish Evangelization in the New World, in: The Catholic Historical Review 99/1 (2013), pp. 29–51.

60 Nicholas Canny, The ideology of English colonization: from Ireland to America, in: William and Mary Quarterly 30/4 (1973), pp. 575–598; James E. Dohan, «An Island in the Virginian Sea»: Native Americans and the Irish in English Discourse, 1585–1640, in: New Hibernia Review / Iris Éireannach Nua 1/1 (1997), pp. 79–99; Audrey Horning, Ireland in the Virginian Sea: Colonialism in the British Atlantic, Chapel Hill 2013, pp. 101–175.

En Amérique comme en Irlande, le groupe hégémonique projeta sur ses voisins ses propres anxiétés. Le conflit le plus précoce est celui des Powhatan, en Virginie. Les jésuites espagnols avaient essayé d'établir une mission dans la région en septembre 1570. Ils ne jouissaient d'aucune protection militaire, ni de la proximité de colonies espagnoles. Leurs efforts furent vains. Cinq mois après leur arrivée à Bahía de Santa María, le nom qu'ils avaient donné à l'actuelle baie de Chesapeake, toute l'expédition, composée de neuf religieux, fut massacrée. Leur mort marque la fin des projets de la Compagnie de créer des établissements missionnaires au-delà des colonies espagnoles, sur la façade atlantique du continent, de la Floride à Terre Neuve.⁶¹

Presque quarante ans plus tard, l'ambassadeur d'Espagne à Londres, Pedro de Zúñiga, s'inquiétait des projets formés en Angleterre pour s'installer en Virginie, qui menaçaient les routes commerciales atlantiques espagnoles, la Floride et les régions minières du nord du Mexique. Le diplomate suivit cette affaire de près, aidé par des exilés anglais et divers autres informateurs. Zúñiga cherchait à se procurer l'information nécessaire pour éliminer les Anglais par l'action militaire comme on l'avait fait avec les protestants français de Floride en 1565. L'occupation militaire de la Floride s'était cependant avérée aussi fragile que coûteuse. Philippe III n'avait donc aucun désir de suivre les recommandations de son Conseil d'Etat et de risquer ses troupes encore plus au nord. Il se borna à observer les activités anglaises en espérant qu'elles s'effondreraient d'elles-mêmes.⁶²

Les commencements de l'établissement anglais à Jamestown en 1607 ne furent, de fait, guère prometteurs. Aux difficultés ordinaires de la création d'une colonie dans un territoire inconnu s'ajouta la tension suscitée par des sécheresses sévères.⁶³ Se fondant sur des sources espagnoles, les Anglais voyaient dans leurs voisins Powhatans les leaders d'une structure impériale bien établie, le Tsenaccommacah. Il leur suffisait, pensaient-ils, de les supplanter au sommet pour bénéficier d'un système sophistiqué de perception de tributs, comme les Espagnols dans leurs propres colonies.⁶⁴ En fait, comme il était arrivé aux Espagnols en dehors du Mexique et du Pérou, les Anglais ne réussirent pas à canaliser à leur profit le travail et les impôts des populations locales. Ceux d'entre eux qui traitaient directement avec les

61 Charlotte M. Gradie, Spanish Jesuits in Virginia: The Mission that Failed, in: *The Virginia Magazine of History and Biography* 96/2 (1988), pp. 131–156; Clifford M. Lewis, S. J., Albert J. Loomie, S. J., *The Spanish Jesuit Mission in Virginia, 1570–1572*, Chapel Hill 1953, pp. 39–64.

62 Irene A. Wright, Spanish Policy Toward Virginia, 1606–1612; Jamestown, Ecija, and John Clark of the Mayflower, in: *The American Historical Review* 25/3 (1920), pp. 448–479.

63 Carl Bridenbaugh, *Jamestown 1544–1699*, Oxford 1980, pp. 44–60; D. Blanton, Drought as a Factor in the Jamestown Colony, 1607–1612, in: *Historical Archaeology* 34/4 (2000), pp. 74–81.

64 April Lee Hatfield, Spanish colonization literature, Powhatan geographies, and English perceptions of Tsenaccommacah/Virginia, in: *Journal of Southern History* 69/2 (2003), pp. 245–282.

Powhatans, les considéraient comme une société avec laquelle on pouvait chercher, avec prudence, à établir des alliances.⁶⁵ Les descriptions qu'ils nous en donnent les montrent très semblables physiquement aux Anglais, et donc susceptibles d'assimilation.⁶⁶ Contre leurs espoirs, cependant, l'affaire tourna à l'affrontement.

L'objectif des indigènes était de punir les Anglais pour leurs agissements, et non de conquérir un territoire ou de les expulser.⁶⁷ Après une période de conflits intermittents, une paix durable s'établit à partir de 1614. Les colonisateurs eux-mêmes avouent cependant que leurs relations avec les Indiens étaient fondées sur la peur,⁶⁸ une peur qu'ils ressentaient eux-mêmes, au même titre que les Powhatans. Le groupe dominant exprimait son anxiété, de façon très éloquente, en décrivant les indigènes, de la même manière que les Espagnols, comme «perfides». Une telle appréciation empoisonnait les relations des deux parties, car même si les indigènes se comportaient de façon pacifique et amicale, ce ne pouvait être qu'une ruse pour infliger plus de dommage encore le moment venu. L'accusation de perfidie laisse ainsi affleurer un sentiment de culpabilité de la part des colonisateurs, conscients que leur comportement rompt toutes les normes sociales.⁶⁹ La résistance des Powhatans face à l'établissement de Jamestown, bien que limitée, les privait, aux yeux de membres de la colonie comme Robert Gray, de leur droit à la possession de la terre, et légitimait leur expropriation par la force, en représailles pour leur résistance.⁷⁰ Comme dans le cas de l'interprétation franciscaine des révoltes du Nouveau Mexique, la résistance des indigènes à la présence anglaise était lue comme une manifestation du Démon contre la mission divine de l'Angleterre. Et, comme les moines qui apercevaient saint François d'Assise sur les murs de Manille, ils considéraient que ces attaques du Malin étaient condamnées d'avance à l'échec.⁷¹

65 Martin H. Quitt, *Trade and acculturation at Jamestown, 1607–1609: The limits of understanding*, in: *The William and Mary Quarterly* 52/2 (1995), pp. 227–258; Cynthia Jean Van Zandt, *Brothers among nations: the pursuit of intercultural alliances in early America, 1580–1660*, Oxford 2008, pp. 84–85.

66 Karen O. Kupperman, *Settling with the Indians: the meeting of English and Indian cultures in America, 1580–1640*, Totowa, New Jersey 1980.

67 Karen O. Kuppermann, *Indians and English: facing off in Early America*, Ithaca, London 2000, pp. 107–108.

68 J. Frederick Fausz, An «Abundance of Blood Shed on Both Sides»: England's First Indian War, 1609–1614, in: *The Virginia Magazine of History and Biography* 98/1 (1990) p. 51 et spécialement l'appendix.

69 Karen O. Kupperman, English perceptions of treachery, 1583–1640: the case of the American 'savages', in: *The Historical Journal* 20/2 (1977), pp. 263–287.

70 Doan, *An island in the Virginian Sea*, pp. 97–98.

71 Alfred A. Cave, *Canaanites in a Promised Land: The American Indian and the Providential Theory of Empire*, in: *American Indian Quarterly* 12/4 (1988), pp. 277–297.

S'il n'y avait pas d'empire à conquérir, du moins devait-on essayer de *civiliser* les Indiens. Les promoteurs de la colonisation de Jamestown envisageaient de les incorporer ainsi entre les groupes plébéiens et les travailleurs manuels de la colonie. Lassés du traitement que leur imposaient les colons, les Powhatans reprirent les armes en 1622. Dans une attaque coordonnée, ils tuèrent environ 350 colonisateurs, un quart de la population anglaise totale, évaluée à 1 200 personnes. Dans l'année suivante, entre actions de guerre, famine et maladies, entre 500 à 600 Anglais perdirent encore la vie.⁷²

Ce conflit marqua la naissance d'une manière différente de comprendre la guerre irrégulière, une guerre sans limite, en vue de la destruction totale de la population ennemie, ciblant très particulièrement les non-combattants. Le type de guerre, né en Virginie, sera utilisé, pendant la période moderne, contre communautés et groupes considérés comme *autres*: Indiens d'abord, Espagnols et Français ensuite.⁷³ La colonie de Virginie passa en 1624 directement sous contrôle royal, après l'expropriation de la compagnie qui l'avait gérée jusqu'à ce moment-là. La guerre se prolongea jusqu'en 1632, quand l'épuisement des communautés indiennes les fit revenir progressivement aux relations pacifiques avec les Anglais.⁷⁴ Mais le conflit avait confirmé, pour toujours, le présupposé de perfidie et de démonisme que partageait une part importante de la colonie. Une conception qui, et ce n'est pas un hasard, coïncide avec celle que les colons avaient également du catholicisme.⁷⁵

Pour les témoins oculaires comme pour d'autres qui ne quittèrent jamais l'Angleterre, ces événements marquèrent un tournant aussi radical que définitif. Ils apportèrent une justification non seulement aux actions de représailles exercées en Virginie, mais plus généralement à n'importe quelle action agressive envers les Indiens qui, dans un autre contexte, aurait été tenue pour une injustice.⁷⁶ Disparaissait aussi la possibilité, envisagée par quelques théoriciens de la colonisation, d'une cohabitation, ne fût-ce qu'avec quelques-unes des tribus indiennes.⁷⁷ Le chemin vers l'altérisation des indigènes était ouvert. Tous les acteurs ne partageaient pas dans le détail les mêmes conceptions, mais tous arrivaient à la même

72 Ethan A. Schmidt, The well-ordered commonwealth: Humanism, utopian perfectionism, and the English colonization of the Americas, in: *Atlantic Studies: Global Currents* 7/3 (2010), pp. 309–328.

73 John E. Grenier, The Other American way of war: unlimited and irregular warfare in the colonial military tradition, U. Denver PhD. 1999, pp. 18–84.

74 William S. Powell, Aftermath of the Massacre: The First Indian War, 1622–1632, in: *The Virginia Magazine of History and Biography* 66/1 (1958), pp. 44–75.

75 Edward L. Bond, Source of Knowledge, Source of Power: The Supernatural World of English Virginia, 1607–1624, in: *The Virginia Magazine of History and Biography* 108/2 (2000), pp. 105–138.

76 Kupperman, English perceptions of treachery, pp. 265–267.

77 Alfred T. Vaughan, «Expulsion of the Salvages»: English Policy and the Virginia Massacre of 1622, in: *The William and Mary Quarterly* 35/1 (1978), pp. 57–84.

conclusion: l'infériorité intrinsèque des indigènes, et pour certains la nécessité de leur disparition, voire de leur extermination.⁷⁸

A l'instar des Espagnols dans la Nouvelle Biscaye, après la guerre, les colons de Virginie construisirent, eux aussi, leurs *presidios*: Fort Royal, Fort Charles et Fort Henry, ce dernier après une deuxième révolte des Powhatans en 1644.⁷⁹ Ces garnisons signalent la prise totale de contrôle du territoire par les Anglais en Virginie.⁸⁰ Elles révèlent aussi un nouveau mode de gouvernement, tant dans les îles Britanniques qu'en Amérique anglaise: le «*garrison government*». Elles servaient aussi d'avertissement aux autres colonies anglaises les incitant à se montrer plus prévoyantes et plus méfiantes envers les Indiens.⁸¹

Un nouvel épisode de violence massive collective suivit de peu. En 1637–1638, les Pequots affrontèrent les colonisateurs puritains de la Nouvelle Angleterre, à l'issue d'une escalade de violence engendrée par la crainte, partagée semble-t-il par les deux parties, de subir un massacre.⁸² On a beaucoup débattu pour savoir si l'on peut utiliser ici le terme de génocide, dans l'acception définie par Rafael Lemkin au XX^e siècle, pour rendre compte de l'action la plus tristement célèbre de cette guerre: le massacre d'environ 700 non-combattants indiens à Mystic River.⁸³ Il est hors de doute que les deux camps eurent recours à la terreur. Les Pequots se virent refuser le statut de belligérants et on ne leur laissa d'autre choix qu'une soumission absolue. En réponse, ils lancèrent aussi des attaques indifférenciées.⁸⁴ Les Anglais visèrent de manière délibérée les non-combattants et pratiquèrent la capture massive de femmes et d'enfants.⁸⁵ Leurs alliés indiens mutilaient leurs victimes Pequots comme trophées et cadeaux symboliques.⁸⁶ Tout comme les Espagnols avaient créé une entité Tepehuan dans le Nouveau Mexique pour identifier et punir une catégorie d'Indiens «*perfides*», les Anglais assimilèrent tout Indien considéré

78 Alfred T. Vaughan, *From White Man to Redskin: Changing Anglo-American Perceptions of the American Indian*, in: *The American Historical Review* 87/4 (1982), pp. 917–953; Ronald Takaki, *The Tempest in the wilderness: The racialization of savagery*, in: *Journal of American History* 79/3 (1992), pp. 892–912.

79 John H. Elliott, *Empires of the Atlantic world: Britain and Spain in America, 1492–1830*, New Haven, 2006, p. 63.

80 Frederic W. Gleach, *Powhatan's world and colonial Virginia: a conflict of cultures*, Lincoln, London 1997, pp. 174–175.

81 Stephen S. Webb, *Army and Empire: English Garrison Government in Britain and America, 1569 to 1763*, in: *William and Mary Quarterly* 34/1 (1977), pp. 1–31.

82 Steven T. Katz, *The Pequot war reconsidered*, in: *New England Quarterly* 64/2 (1991), pp. 206–212.

83 Michael Freeman, *Puritans and Pequots: The Question of Genocide*, in: *New England Quarterly* 68/2 (1995), pp. 278–293.

84 Ronald D. Karr, «*Why Should You Be So Furious?*»: *The Violence of the Pequot War*, in: *Journal of American History* 85/3 (1998), pp. 876–909.

85 Michael L. Fickes, «*They Could Not Endure That Yoke*»: *The Captivity of Pequot Women and Children after the War of 1637*, in: *New England Quarterly* 73/1 (2000), pp. 58–81.

86 Andrew Lipman, 'A meanes to knitt them togeather': *The Exchange of Body Parts in the Pequot War*, in: *The William and Mary Quarterly* 65/1 (2008), pp. 3–28.

comme traître aux Pequots.⁸⁷ Par le traité d'Hartford, les colonisateurs n'interdirent pas seulement la langue des Pequots, mais aussi l'usage de leur nom et toute résidence sur leur ancien territoire, conquis et occupé par les Anglais.⁸⁸

Les Anglais victorieux habitaient un territoire qui, même en l'absence de guerre ouverte, n'était pas non plus pacifié. En dépit d'un niveau de sécurité croissante, les colonies anglaises de la côte Est de l'Amérique du Nord vécurent entourées de rumeurs constantes à propos de conspirations indigènes.⁸⁹ L'anxiété permanente et la peur d'une trahison larvée travaillaient les habitants.⁹⁰ Dans les années 1640, la violence extrême réapparut en Nouvelle Angleterre et en Virginie.⁹¹ La logique de notre étude nous oblige cependant à tourner à nouveau notre attention vers l'Europe, pour mesurer à quel point ces événements influencèrent les comportements dans les guerres internes aux îles Britanniques et à la Monarchie hispanique.

D'Amérique en Europe: un processus d'altérisation synchrone?

Le traitement spécifique que les Anglais et les Espagnols réservèrent aux Irlandais et aux Morisques sur leur territoire métropolitain avait eu un impact fondamental dans le processus d'altérisation des populations qu'ils avaient rencontrées hors d'Europe. A son tour, l'expérience transocéanique eut un impact en retour en Europe dans la manière d'affronter la crise du milieu du XVII^e siècle. Cet effet boomerang, néanmoins, ne fonctionna pas exactement de la même manière dans les espaces politiques anglais et espagnols.

Les Morisques ne formaient plus une force politique à l'intérieur de la Monarchie hispanique depuis la guerre des Alpujarras (1568–1570). Même si quelques-uns évitèrent l'expulsion (1609–1614), ou revinrent peu après en Espagne, ils ne constituaient même plus un groupe visible, encore moins une force politique et militaire. Aussi, en dehors de quelques cas de violence extrême, ni les Espagnols ni les rebelles à la couronne ne développèrent un processus d'altérisation et de déshumanisation.

87 Ed White, The Pequot conspirator, in: *American Literature* 81/3 (2009), pp. 439–467.

88 Karr, «Why Should You Be So Furious?», pp. 876–909.

89 Peter N. Carroll, *Puritanism and the wilderness: the intellectual significance of the New England frontier, 1629–1700*, New York 1969, p. 151; Kupperman, English perceptions of treachery, pp. 270–271.

90 Katherine A. Grandjean, The Long Wake of the Pequot War, in: *Early American Studies: An Interdisciplinary Journal* 9/2 (2011), pp. 379–411.

91 Michael L. Oberg, «We Are All the Sachems from East to West: A New Look at Miantonomi's Campaign of Resistance, in: *The New England Quarterly* 77/3 (2004), pp. 478–499; James Drake, Restraining atrocity: the conduct of king Philip's War, in: *The New England Quarterly* 70/1 (1997), pp. 33–56; Michael L. Oberg, *Dominion and civility: English imperialism and native America, 1585–1685*, Ithaca 1999.

A l'inverse, les catholiques irlandais jouèrent un rôle important dans les guerres civiles des îles Britanniques. En Irlande, les peurs qui portèrent à la rébellion eurent comme conséquence non seulement des explosions récurrentes de violence extrême, mais aussi l'approfondissement, comme dans l'expérience américaine, du processus d'altérisation.

Pour ce qui est de la Monarchie hispanique, les principaux soulèvements des années 1640 eurent lieu en Catalogne, au Portugal et à Naples. Ils avaient comme cause commune l'opposition aux mesures centralisatrices entreprises par le gouvernement du favori royal, le comte-duc d'Olivares. L'augmentation de la pression fiscale et des services militaires dans un moment de crise économique et de guerre extérieure précipitèrent les révoltes.

Il y eut des accusations réciproques et des explosions ponctuelles de violence extrême, surtout au début des rébellions, comme le «Corpus de Sang» de Barcelone en 1640, le massacre perpétré par l'armée royale à Cambrils et quelques autres exemples de représailles, dont l'objectif était de terroriser l'ennemi. Les guerres de Catalogne et du Portugal se développèrent également sur le front de la propagande, mais elles n'aboutirent pas à une altérisation ou à une démonisation collective. D'un côté, les critiques visaient la personne du favori, ou plus généralement le mauvais gouvernement, et non les Espagnols en tant que tels.⁹² De l'autre, la Monarchie se donnait pour objectif la réconciliation et la réincorporation dans une souveraineté légitime, pas l'écrasement militaire.

Les guerres péninsulaires, tout comme la révolte de Naples de 1647–1648, pour cruelles qu'elles furent, ne se distinguèrent pas par un usage de la violence au-dessus de ce qui était couramment accepté dans la période. Les épisodes de violence explosive à l'encontre de non-combattants, tant de la part des armées royales que des éléments populaires connus sous le nom de *segadors* et de *lazzari*, ne furent pas rares, mais ne furent pas non plus habituels. Ils n'en restèrent pas moins spectaculaires, soit par le renom de victimes à Barcelone et Naples, soit par l'exhibition d'une brutalité voisine du cannibalisme, comme celle pratiquée par les enfants de rue de Naples contre les soldats espagnols pris dans les combats urbains.⁹³ Mais ils ne supposèrent pas l'altérisation durable de toute une communauté.⁹⁴ Les centaines d'exécutions publiques qui eurent lieu à Naples répondait à une logique politique et révolutionnaire de nature différente de celle dont traite notre étude.⁹⁵

92 Geoffrey Parker, *Global crisis: climate change and catastrophe in the seventeenth century*, New Haven 2013, pp. 271–281.

93 Alain Hugon, *La insurrección de Nápoles, 1647–1648: la construcción del acontecimiento*, Zaragoza 2009, pp. 108–112.

94 Alain Hugon, *Naples insurgée: 1647–1648: de l'événement à la mémoire*, Rennes 2011.

95 Guido Pani, *Il carnefice in piazza*, Napoli 1985, pp. 119–137.

Le caractère extra-européen et l'échange d'expérience entre mondes britannique et hispanique trouvèrent leur expression visible dans la circulation des acteurs. D'une part, bon nombre d'exilés irlandais, anglais et écossais qui servaient dans les armées du continent retournèrent dans les îles Britanniques. Ils ne se contentèrent pas de prendre les armes; ils appliquèrent aussi dans leur pays d'origine une expérience politique acquise ailleurs.⁹⁶ D'autre part, des personnes de retour des colonies américaines jouèrent un rôle important dans les événements politiques et militaires d'Angleterre.⁹⁷

Les colons d'Amérique de retour dans les îles Britanniques entre les années 1580 et 1640 n'eurent qu'un impact limité sur l'imaginaire et les perceptions politiques des habitants de l'archipel, qui nourrissent leur vision des colonies à travers des récits et écrits sur le Nouveau Monde.⁹⁸ Au contraire, les bandes de déshérités irlandais qui arrivèrent en Angleterre peu après 1641 firent beaucoup pour fixer une image d'altérité négative dans la population locale, image que renforçèrent les récits d'atrocités et de massacres dont étaient remplies les gazettes qui rendaient compte de la guerre.⁹⁹

Une fois commencées les guerres dans les trois royaumes, les codes du professionnalisme militaire, de la moralité chrétienne et de la réputation sociale favorisèrent le développement de pratiques (redditions négociées, respect des non-combattants, échange de prisonniers, etc.) qui permirent d'éviter une fracture sociale totale.¹⁰⁰ Dans de rares circonstances seulement, la haine religieuse et le sentiment de supériorité ethnique poussèrent à laisser de côté les restrictions, sinon légales du moins religieuses et morales, de la guerre.¹⁰¹

96 Tadhg Ó hAnnracháin, «Though Hereticks and Politicians should misinterpret their goode zeal»: political ideology and Catholicism in early modern Ireland, in: Jane Ohlmeyer (éd.), *Political thought in seventeenth-century Ireland: kingdom or colony?*, Cambridge 2000, pp. 155–175; Jerry I. Casway, *Gaelic Maccabeanism: the politics of reconciliation*, in: *idem*, pp. 176–188; Gráinne Henry, *The Irish Military Community in Spanish Flanders, 1586–1621*, Dublin 1992; Robert A. Stradling, *The Spanish Monarchy and Irish mercenaries: the Wild Geese in Spain, 1618–68*, Dublin 1994; David Worthington, *Scots in Habsburg Service, 1618–48*, Leiden 2003; Steve Murdoch, *Network North: Scottish kin, commercial and covert associations in Northern Europe, 1603–1746*, Leiden 2006; David Worthington (éd.), *British and Irish emigrants and exiles in Europe, 1603–1688*, Farnham 2012; David Worthington, *British and Irish experiences and impressions of Central Europe, c.1560–1688*, Farnham 2012.

97 David Cressy, *Coming over: migration and communication between England and New England in the seventeenth century*, New York 1987, p. 201; John Donoghue, *Fire under the Ashes: an Atlantic history of the English Revolution*, Chicago, London 2013, pp. 120–160.

98 Alden T. Vaughan, *Transatlantic encounters: American Indians in Britain, 1500–1776*, Cambridge 2006.

99 J. Cope, *England and the 1641 Irish rebellion*, Woodbridge 2009.

100 Barbara Donagan, *The web of honour: soldiers, Christians and gentlemen in the English Civil war*, in: *The Historical Journal* 44/2 (2001), pp. 365–389.

101 Inga Jones, «A sea of blood?». Massacres during the wars of the three kingdoms, in: Philip G. Dwyer, Lyndall Ryan (éd.), *Theatres of Violence: Massacre, Mass Killing and Atrocity Throughout History*, New York 2012, pp. 63–78.

Ces ruptures de normes ne se produisirent pas de manière régulière. En Angleterre, la guerre se caractérisa par un nombre réduit d'épisodes de violence extrême.¹⁰² Il en alla autrement dans les régions gaéliques d'Ecosse et, surtout, en Irlande, plus précisément là où il y avait eu «plantation» de colonies anglaises et où cohabitaient des groupes différents au cours des décennies précédant la guerre.¹⁰³ Cela signifie que des dynamiques locales encore méconnues jouèrent un grand rôle dans le développement de chacun des cas individuels.¹⁰⁴

La comparaison du nombre et de l'intensité des actions de violence collective extrême montre un clivage entre le conflit, relativement honorable, en Angleterre et en Ecosse, et le recours aux massacres et aux attaques contre la population civile en Irlande, bien au-delà des limites qu'imposaient l'honneur et l'humanité.¹⁰⁵ Il ne faut cependant pas oublier que, comme le montre l'historiographie récente, les atrocités commises pendant les premiers mois de la révolte en Irlande furent beaucoup moins nombreuses que celles qui furent rapportées alors et que celles qui eurent lieu dans le cours successif de la guerre.¹⁰⁶ Le groupe dominant en Irlande interpréta le soulèvement à travers sa peur de subir un massacre.¹⁰⁷ Les représailles sont présentées comme actes de vengeance pour des actions perçues comme autant de meurtres de masse, justifiant ainsi en boucle répression et châtiments collectifs à venir. Vivant déjà dans la peur du massacre, les colons anglais n'eurent pas besoin de preuves pour confirmer la véracité et l'échelle des crimes annoncés. Sur le long terme enfin, les récits contemporains jouèrent un rôle important dans le processus d'altérisation ethnique et religieuse en Irlande.¹⁰⁸

102 Barbara Donagan, *War in England, 1642–1649*, Oxford 2008.

103 Jonathan Bardon, *The Plantation of Ulster: the British Colonisation of the North of Ireland in the Seventeenth century*, Dublin 2011; David Edwards, *Out of the blue? Provincial unrest in Ireland before 1641*, in: Micheál Ó Siochrú, Jane Ohlmeyer (éds.), *Ireland 1641: contexts and reactions*, Manchester 2013, pp. 95–114.

104 Jason McHugh, «For our own defence»: Catholic insurrection at Wexford, 1641–1642, in: Brian MacCrua (éd.), *Reshaping Ireland, 1500–1700: Colonization and its consequences. Essays presented to Nicholas Canny*, Dublin 2011, pp. 214–240 esp. notes 214–215; Clodagh Tait, «The just vengeance of God»: reporting the violent deaths of persecutors in early modern Ireland, in: David Edwards, Pádraig Lenihan, Clodagh Tait (éd.), *Age of atrocity: violence and political conflict in Early Modern Ireland*, Dublin 2007, pp. 130–153.

105 Micheál Ó Siocchrú, *Atrocity, codes of conduct and the Irish in the British Civil Wars 1641–1653*, in: *Past & Present* 195 (2007), pp. 55–86.

106 Micheál Ó Siocchrú, *Propaganda, rumour and myth: Oliver Cromwell and the massacre at Drogheda*, in: David Edwards, Pádraig Lenihan, Clodagh Tait (éd.), *Age of atrocity: violence and political conflict in Early Modern Ireland*, Dublin 2007, pp. 266–282.

107 Igor Pérez Tostado, *An Irish black legend? 1641 and the Iberian Atlantic*, in: Micheál Ó Siocchrú, Jane Ohlmeyer, *Ireland 1641: contexts and reactions*, Manchester 2013, pp. 236–253.

108 Nicci MacLeod, «Rogues, villains and base trullis»: constructing the 'other' in the 1641 depositions, in: Eamon Darcy (éd.), *The 1641 depositions and the Irish Rebellion*, pp. 113–127; John Gibney, *The shadow of a year: the 1641 rebellion in Irish history and memory*, Madison 2013, pp. 20–69; Ethan H. Shagan, *Early Modern violence from memory to history: a historiographical essay*, in: Micheál Ó Siocchrú, Jane Ohlmeyer, *Ireland 1641: contexts and reactions*, Manchester 2013, pp. 17–36.

Du point de vue des élites de la Monarchie hispanique, le but, une fois la révolte déclenchée, consistait à restaurer l'autorité royale. Elles ne cherchaient pas à introduire d'innovations. Au contraire, elles visaient à rétablir le *statu quo ante*, quitte à éliminer les impôts que l'on rendait responsables du soulèvement et à faire droit à certaines revendications de leurs sujets. La contrepartie de cette politique restauratrice était le châtiment exemplaire de ceux que l'on considérait comme meneurs, et la restauration de l'autorité morale du roi par le biais d'un pardon général.¹⁰⁹ Les rebelles au Portugal, en Catalogne et en Italie, même s'ils avaient déployé une rhétorique anti-espagnole, ne se donnèrent jamais pour but l'anéantissement des groupes qu'ils percevaient comme espagnols. Ils ne visaient qu'à restaurer l'ordre ancien, à établir un nouveau régime politique indépendant et, dans le cas de Naples, à réaliser une révolution sociale.¹¹⁰

Dans le cas de l'Irlande, un des premiers objectifs de l'après-guerre fut de procéder à tous les changements nécessaires pour empêcher un retour des événements redoutés de 1641, autrement dit à la matérialisation des peurs collectives de la minorité dominante. Mais il fallait aussi donner satisfaction aux intérêts des «adventurers», à ceux qui avaient prêté de l'argent au Parlement d'Angleterre pour l'assujettissement de l'île voisine. En retour, on leur avait promis des propriétés taillées aux dépens des traîtres irlandais qui seraient expropriés.¹¹¹ Si la redistribution de terres dans les années qui suivirent la guerre ne fut pas entièrement mise en pratique, ce ne fut pas par manque de volonté et d'intérêt de la part des autorités de Londres et de Dublin. Leurs projets de déportation massive et d'immigration à grande échelle, décrits quelquefois comme génocides.¹¹² rappellent les suites de la guerre avec les Pequots. Les indigènes furent soumis à un châtiment collectif, non discriminant et, donc, injuste par définition, même selon les critères de l'époque. La dimension et la complexité de toute l'opération envisagée furent la cause de son échec, ainsi que l'attitude médiatrice et relativement modérée prise par le protecteur Oliver Cromwell. La restauration de la monarchie en 1660, qui devait dédommager ses partisans irlandais, arrêta les déportations et revint, bien que très partiellement, sur certaines confiscations.¹¹³

109 Giuseppe Galaso, Napoli Spagnola dopo Masaniello: politica, cultura, società, Firenze 1982, t. 1, pp. 3–15.

110 Rosario Villari, The revolt of Naples, Cambridge 1993, pp. 171–188; Rosario Villari, Un sogno di libertà: Napoli nel declino di un impero, 1585–1648, Milan 2012, pp. 493–509.

111 Karl S. Bottigheimer, English money and Irish land: the 'Adventurers' in the Cromwellian settlement of Ireland, Oxford 1971; Toby C. Barnard, Cromwellian Ireland: English government and reform in Ireland, 1649–1650, Oxford 1975.

112 Robbie McVeigh, «The Balance of cruelty»: Ireland, Britain and the logic of genocide, in: Journal of Genocide Research 10/4 (2008), p. 547.

113 John Cunningham, Oliver Cromwell and the 'Cromwellian' Settlement of Ireland, in: The Historical Journal 53/4 (2010), pp. 919–937; Pádraig Lenihan, Consolidating conquest: Ireland, 1603–1727, Harlow, New York 2008, pp. 134–165.

La dimension spirituelle des rébellions à l'intérieur de la Monarchie hispanique ne fut pas très importante. Cela n'empêcha pas quelques religieux de soutenir les révoltés, tant par leur usage de la parole que comme organisateurs de la mobilisation contre la Monarchie. La dimension religieuse du conflit était plus marquée dans le cas des îles Britanniques¹¹⁴ Elle atteignit des sommets en Irlande, où le préjugé religieux envers les catholiques s'ajoutait au préjugé ethnique envers la culture gaélique et se nourrissait de l'infériorité numérique des protestants¹¹⁵ Comme dans le nord de l'Amérique, le surnaturel a son importance pour comprendre, expliquer et légitimer ces situations de confrontation confessionnelle et les châtiments collectifs d'après-guerre¹¹⁶

En conclusion

La peur de subir un massacre ressentie par les groupes hégémoniques est une constante dans tous les exemples que nous avons étudiés. Elle précède les attaques massives effectives. De tous ces cas ressortent aussi trois autres constantes explicatives: la différentiation ethnique, le traitement des propriétés matérielles et la confrontation religieuse.

La différence ethnique est un élément malléable. Les Tepehuans et les Pequots sont des regroupements construits après coup en tant que catégories ethniques nouvelles pour identifier, punir et éliminer les opposants. Car la division ethnique est nécessaire à un plein rejet de l'autre: là où elle ne fut pas considérée comme importante, pendant la guerre civile d'Angleterre ou la guerre d'Indépendance du Portugal par exemple, les adversaires étaient bridés par les lois de la morale et de l'honneur, la peur trouvait ses limites et les massacres étaient évités.

Le respect ou, plus habituellement, le manque de respect pour les propriétés individuelles et collectives constitue un autre indicateur du degré d'acuité de l'affrontement. A Manille au début du siècle, et dans les révoltes que connut la Monarchie hispanique en Europe au milieu du XVII^e siècle, il ne se produisit pas de confiscations massives et indifférenciées. Même dans le cas du Portugal, où il y eut confiscation des biens que les «rebelles» possédaient en Castille, le traité de paix de 1668 les restituait.¹¹⁷ En Angleterre et en Catalogne, la fin de la guerre fut

114 Edward Vallance, Preaching to the converted: religious justifications for the English Civil War, in: Huntington Library Quarterly 65/3–4 (2002), pp. 395–419.

115 Robert Armstrong, Protestant war: the 'British' of Ireland and the wars of three kingdoms, Manchester 2005.

116 Crawford Gribben, Angels and Demons in Cromwellian and Restoration Ireland: Heresy and the Supernatural, in: Huntington library quarterly 76/3 (2013), pp. 377–392.

117 Rafael Valladares, A independência de Portugal: guerra e restauração, 1640–1680, Lisboa 2006, pp. 265–266.

marquée par des décrets de pardon général. Par contraste, en Irlande et en Amérique du Nord, où les guerres débouchèrent sur des châtiments collectifs, la tension sociale postérieure fut beaucoup plus intense.

La confrontation religieuse n'est pas un élément indispensable à l'éruption de la violence collective, comme le montrent les cas de la Catalogne et de Naples. Mais là où le conflit contient une dimension religieuse – fracture de la chrétienté en Irlande, millénarisme au nord du Mexique –, la violence collective est plus fréquente, de plus grande ampleur et a davantage de conséquences à long terme.

Ces éléments amènent à nuancer l'importance de la peur ressentie par le groupe hégémonique comme facteur de déclenchement de la violence collective. Celle-ci n'en reste pas moins une caractéristique clé dans les cas les plus extrêmes de violence. Elle apparaît dans les discours et les actes qui signalent et identifient le rival dans une intention génocidaire. Elle se rend visible dans la justification de la violence massive, une fois commise, comme légitime défense ou vengeance en réponse à un acte de massacre (réel ou imaginé) antérieur. Elle explique et justifie les dispositions les plus draconiennes prises après le conflit et, plus généralement, les processus d'altérisation, voire de déshumanisation et même de démonisation, les plus prononcés.

Ces processus sont dynamiques. On retrouve des éléments communs sur les différents continents. Europe et outre-mer, espace anglais et espace espagnol communiquent et procèdent à des échanges d'expérience. L'histoire de la violence massive ne se limite pas à la première moitié du XVII^e siècle. Cette période a cependant une importance particulière: elle marque l'aboutissement d'un processus d'apprentissage et l'explosion des tensions accumulées au cours des bouleversements du XVI^e siècle. Les massacres, ou les massacres supposés qui se produisirent alors, firent cristalliser un processus d'altérisation, voire de déshumanisation, exprimé généralement dans les termes d'un discours sur la perfidie qui révélait un problème plus profond: l'angoisse et la peur des groupes dominants en formation, obligés de vivre avec des minorités exclues du corps politique en Europe, ou dans des conquêtes précaires en Amérique et en Asie. Le discours sur la perfidie tenu par les dominants trahit leur crainte à se voir arracher leur position de prééminence, voire d'être assassinés.

Le temps passa, de nouveaux sangleyes retournèrent au *Parián*, même si la violence y explosa à nouveau dans les années 1660; les Tepehuans, les Powhatans et les Pequots disparurent, ou presque, broyés dans des frontières dynamiques, où d'autres peuples occupèrent la position de suppôts de Satan; les Irlandais catholiques furent dépossédés de leurs droits politiques; les Portugais bâtirent leur propre entité politique, Catalans et Napolitains se réconcilièrent avec les Castillans. Mais de nouveaux *autres*, souvent métis et africains, vinrent peupler les

cauchemars des groupes dominants dans les empires et s'ajouter aux vieilles peurs millénaristes.¹¹⁸ Un écho à long terme de la peur et de la violence massive qui sévissaient en Irlande servit de matrice à l'attitude des groupes dominants de l'Empire britannique naissant, dans l'Atlantique et, plus tard, aux Indes orientales.¹¹⁹ Il en résultera un nouveau cycle de violences collectives qui démarre à la fin du XVIII^e siècle. Ses conséquences sont bien connues: les révoltes qui ont donné la forme à notre monde contemporain. Mais parmi leurs causes, les cauchemars des groupes dominants, tels qu'on les a présentés ici, jouèrent-ils un rôle? Pour répondre, il reste à écrire une histoire de la peur dans la première globalisation.

the *Sobrevivencia Andina*, which took place in Potosí, c. 1616. The article applies the recently created paradigm of transformation and recontextualization to the 1616 644 m. It also on the conception of native culture in the Andean Renaissance and renaissance. It points especially on the religious aspects of these. The reception of the ancient culture changes, especially as well as the Andean renaissance culture. The humanistic experience of general society of the Andean culture encouraged the society to integrate the paradigm in the Andean and with modern European ways of dealing with newly discovered and unknown areas in Asia and the New World. The European conception of the Andean culture was elicited by the contact with the existing culture. New instruments of memory and an older kind of knowledge and thus change the European, modern culture as well as the perception of the other.

Carte Générale

Expansion of the World: Cartographic Narratives in the example of the Genoese World Map of 1457

The Cartography in the middle of the 15th century was challenged by the need to process increasing empirical knowledge and the realisation, that the world is larger than primarily expected on the basis of authoritative maps. The Genoese World Map serves as an example to show, how the new findings were integrated in the habitual image of maps and what conclusions can be drawn about conceptions of the world and of the other. The mapmakers, who produced the Genoese and especially of their maps, had in direct contact and dialogue, according to our sources

118 Steve J. Stern, Resistance, rebellion and consciousness in the Andean Peasant World, 18th to 20th centuries, Madison 1987; Sergio Serulnikov, Disputed Images of Colonialism: Spanish Rule and Indian Subversion in Northern Potosí, 1777–1780, in: *The Hispanic American Historical Review* 76/2 (1996), pp. 189–226; Nicholas A. Robins, Native insurrections and the genocidal impulse in the Americas, Bloomington, Indianapolis 2005.

119 Eamon Darcy, *The Irish rebellion of 1641 and the Wars of Three Kingdoms*, Woodbridge 2013, pp. 168–178; Alix Chartrand, *A Recipe for Colonisation: The Impact of Seventeenth-Century Ireland on English Notions of Superiority and the Implications for India*, Ottawa MA Thesis 2013, pp. 100–127.

